

La Renaissance avait mis le latin à la base de l'enseignement. Il régnait sans rival dans les écoles, et les élèves étaient distribués par classes, selon leur force en latin. De là, ces dénominations bien connues qui, des Eléments à la Rhétorique, sans omettre la Versification, ont persévéré jusqu'à nous, véritables étiquettes qui indiquent à merveille les études auxquelles on s'y livre : ici l'on apprend *Rosa*, la *Rose*, et là, on traduit l'*Orator* de Cicéron.

Avouez que pour s'en prendre à un si haut seigneur, il fallait une certaine hardiesse ; mais où ne se porte pas l'audace des mortels ! Le seizième siècle ne touchait pas encore à sa fin que déjà le premier coup de clairon avait retenti ; il partait (*o tempora ! o mores !*) de la traditionnelle Albion, et, le croiriez-vous, d'un ouvrage écrit en latin le « *Ludus litterarius* » de Brinsley. L'auteur toutefois avait des ménagements, faisait des restrictions, des exceptions. Il allait être bientôt dépassé, et par un homme dont les idées trouvaient écho dans l'Europe entière, par le célèbre auteur des « *Pensées sur l'Éducation* », « de l'Essai sur l'entendement humain », le philosophe Locke ; celui-là même dont J. de Maistre disait spirituellement : « Pour un anglais, le mépris de Locke, est le commencement de la sagesse ». Le mot est-il juste ? A vous d'en juger sur le sujet du moins qui nous occupe.

Le philosophe anglais est peu suspect de tendresse pour le latin, et, sans doute

L'attaquer, le mettre en quartier,
 Sir *Locke* l'eut fait volontiers ;
 Mais il fallait livrer bataille,
 Et le latin était de taille
 A se défendre hardiment.